

sonniers ne remettra le pied sur le territoire mexicain.

Signé: « A. V. MAGNUS. »

A dix heures cinq minutes du soir, partait de San Luis, en réponse à cette requête, un télégramme réitérant une dernière fois l'invariable formule du gouvernement, sur « les graves considérations de justice et la nécessité d'assurer la paix au pays, » qui ne permettaient pas d'accorder la grâce.

CHAPITRE XIV

SOMMAIRE : Les dernières heures. — Le dénouement.

Quelques heures seulement séparaient désormais les condamnés du moment fatal que rien ne pouvait plus reculer. A l'approche de la mort, une fermeté sereine remplaça chez Maximilien l'allure tantôt abattue, tantôt fébrile, souvent d'une légèreté oublieuse qu'il avait montrée au cours de ce drame dont il était le principal personnage. Longtemps, à coup sûr, il n'avait pas cru au dénouement qui se dressait aujourd'hui devant lui. Il avait compté tour à tour sur sa qualité de prisonnier de guerre, sur la possibilité de conclure une sorte de traité avec Juarez, sur les chances d'une évasion, sur le succès possible de sa défense judiciaire, sur la réussite des démarches tentées par ses défenseurs. Maintenant qu'il était face à face avec l'inévitable, le gentilhomme de race reparut tout entier. Il ne songea plus qu'à

mourir de telle manière que sa mort jetât un dernier éclat sur sa vie.

Dans la journée du 18, il avait prié le général Escobedo de transmettre à San Luis la dépêche suivante :

Queretaro, 18 juin 1867.

A don Benito Juarez.

« Je désirerais qu'on accordât la vie à don Miguel Miramon et à don Tomas Mejia, qui ont souffert avant-hier toutes les tortures et les amertumes de la mort, et que je fusse la seule victime, comme je l'ai demandé au moment où je fus fait prisonnier.

Signé : « MAXIMILIEN. »

Il passa l'après-midi à écrire ou à dicter des lettres : l'une, dont il a été déjà question, au baron de Lago avec ses remerciements pour les membres du corps diplomatique ; d'autres, à chacun de ses défenseurs. Pour MM. Ortega et Vazquez, il se bornait à quelques lignes contenant l'expression de sa gratitude. Il se montrait plus expansif vis-à-vis de MM. Mariano Riva Palacio et Martinez de la Torre. Je me borne à reproduire la première de ces lettres et celle qu'il laissa pour son ancien chef de cabinet, le capitaine Pierron.

Prison des Capuchinas, Queretaro, 18 juin 1867.

« Mon cher Riva Palacio,

« La persévérance et l'énergie avec lesquelles j'ai su que vous aviez défendu ma cause à San Luis et la peine que vous vous êtes donnée dans ce but, malgré vos années et l'état délicat de votre santé, exigent que je vous manifeste ma sincère gratitude pour un service si noble et si généreux, qui demeure profondément gravé dans mon cœur.

« Je regrette de ne pouvoir vous dire cela de vive voix et vous recommander en personne, comme je le fais par écrit, de ne pas oublier dans vos prières

« Votre très-affectionné,

« MAXIMILIEN. »

« Mon cher capitaine Pierron,

« A ma dernière heure, je pense encore à votre bonne amitié si cordiale et aux services que vous m'avez rendus avec tant de loyauté.

« Je profite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu ; je veux vous remercier de votre franchise, de votre attachement et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

« Cet épanchement est cher à mon cœur.

« J'espère que vous conserverez mon souvenir

après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

« N'oubliez pas celui qui a été, jusqu'à son dernier soupir, votre tout affectionné,

« MAXIMILIEN. »

C'est à ce moment qu'il aurait également écrit à l'impératrice une lettre dont l'authenticité a toutefois été contestée et paraît en effet douteuse, puisque, par suite d'une nouvelle erronée, il croyait depuis quelques jours à la mort de son infortunée compagne. Voici, sous toutes réserves, cette lettre telle qu'elle a été publiée :

« Ma bien-aimée Charlotte,

« Si Dieu a permis que ta santé s'améliore et que tu arrives à lire ces lignes, elles t'apprendront avec quelle cruauté le destin m'a traité depuis ton départ pour l'Europe. Tu avais emporté avec toi mon cœur, mais, ô malheur, pourquoi n'ai-je pas écouté ta voix ?

« Tant d'événements malheureux, tant de coups violents de fortune ont brisé toutes mes espérances, et aujourd'hui la mort, loin d'être une angoisse, est un bonheur pour moi.

« Je vais mourir, comme soldat avec gloire, comme souverain en homme vaincu, mais non déshonoré.

« Si tes souffrances sont grandes et que Dieu

t'ordonne de venir te joindre à moi, je bénirai sa main divine qu'il a si lourdement appesantie sur moi.

« Adieu, adieu !

« Ton pauvre

« MAXIMILIEN. »

La dernière de toutes ces lettres fut celle que l'empereur, prêt à mourir, voulut adresser au président de la République. Bien que portant la date du 19, elle fut écrite la veille et postdatée sans doute pour lui donner la solennité d'une parole de mourant. Elle était ainsi conçue :

Queretaro, 19 juin, 1867

A don Benito Juarez,

« Près de recevoir la mort pour avoir voulu essayer si de nouvelles institutions publiques pourraient mettre fin à la guerre civile qui a déchiré ce malheureux pays depuis tant d'années, je perdrai la vie avec plaisir si ce sacrifice peut contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie. Intimement persuadé que rien de solide ne peut être fondé sur un terrain imprégné de sang et agité par de violentes commotions, je vous conjure de la façon la plus solennelle, avec la sincérité que comporte un moment tel que celui où je me trouve, de faire que mon sang soit le

dernier versé et de consacrer cette même persévérance que vous avez mise à défendre la cause qui vient de triompher, persévérance que je me plaisais à reconnaître et à estimer au milieu de la prospérité, à la tâche plus noble de réconcilier les esprits et de fonder d'une manière stable et durable la paix et la tranquillité de ce pays infortuné.

« MAXIMILIEN. »

Ses lettres terminées, l'empereur se coucha vers huit heures du soir. Bientôt après, il reçut un message d'Escobedo lui promettant que, selon le vœu qu'il avait exprimé, son corps serait embaumé avec soin. Il manifesta le désir de prendre congé du général en chef, puis resté seul ne tarda pas à s'endormir. On vint le réveiller vers onze heures et demie pour recevoir la visite d'Escobedo qui se rendait à son appel. L'entrevue n'eut pas de témoins, mais on observa qu'en sortant de la chambre le général avait l'air plus ému qu'il n'était dans ses habitudes de le laisser paraître. Le prisonnier s'endormit de nouveau au bout de quelques instants et se réveilla de lui-même un peu après trois heures du matin. Il commença aussitôt à s'habiller. A quatre heures arriva le confesseur; l'empereur assista à la messe avec Miramon et Mejia; vers six heures, il déjeûna d'un morceau de poulet, but un peu de vin et prit une tasse de café. Il remit alors au docteur Basch

son alliance, lui confia ses dernières instructions, et, montrant un scapulaire que son confesseur lui avait donné et qu'il portait dans la poche de son gilet, il ajouta : « Vous porterez cela à ma mère. »

A six heures et demie, le colonel Palacios se présenta avec les soldats désignés pour former l'escorte. L'empereur se plaça au milieu d'eux, serra de nouveau la main au docteur Basch avec un léger signe de tête et un sourire amical, et descendit l'escalier de son pas ordinaire.

Trois voitures attendaient à la porte du couvent, entourées par deux bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie. Maximilien prit place dans la première, avec son confesseur, Miramon dans la seconde et Mejia dans la dernière. A ce moment, les cloches de la ville annoncèrent que les condamnés se mettaient en marche pour le lieu du supplice. Toutes les troupes étaient sur pied, contenant à grand-peine la population qui se pressait sur le parcours du triste cortège. De temps à autre, un mouvement de houle se produisait parmi les spectateurs; des cris de sympathie s'échappaient çà et là, poussés principalement par des voix de femmes. Des manifestations plus vives se produisirent même en faveur de Mejia, pour lequel le peuple professait une véritable idolâtrie. Quelques hommes, malgré les soldats qui les repoussaient, suivirent tout le temps les voitures en courant le chapeau à la main.

Le lieu choisi pour l'exécution était ce même

Cerro de las Campanas où, cinq semaines auparavant, Maximilien avait remis son épée entre les mains du général Corona. Au moment où les condamnés, ayant mis pied à terre, entraient dans le carré formé par quatre mille hommes de troupes sur la hauteur, le major-général fit lire devant chaque compagnie l'ordre suivant :

« Soldats, au nom de la nation, quiconque demandera la grâce des trois condamnés ou de l'un d'entre eux sera passé par les armes. »

Il y avait une cinquantaine de pas à faire pour arriver à la place assignée aux condamnés. Tous trois parcoururent cet espace avec une égale fermeté d'allure ; puis, ils prirent position avec la même régularité que s'ils eussent assisté à une parade.

L'empereur se trouva d'abord au milieu ; mais en embrassant Miramon pour prendre congé de lui, il lui dit : « Un vaillant a droit aux égards même des souverains. Permettez qu'avant de mourir je vous cède la place d'honneur. » Ce mouvement le porta à gauche de la ligne sur laquelle ils se trouvaient tous les trois. Après avoir également embrassé Mejia, il s'avança vers les soldats pour demander quels étaient ceux qui devaient tirer sur lui. Le peloton lui ayant été désigné, il distribua à chacun des hommes qui le composaient une once d'or (quatre-vingts francs), en leur re-

commandant de viser au cœur. Il retourna alors à l'endroit où il devait mourir et, élevant la voix, prononça d'un ton assuré une allocution qui a été rapportée de différentes manières. Une lettre écrite de Queretaro dans la journée même du 19, la donne en ces termes :

« Mexicains, les hommes de mon rang et de mon origine sont destinés par Dieu ou à faire le bonheur des peuples ou à être martyrs. Appelé par une partie d'entre vous, je suis venu pour le bien du pays, non par ambition. Je suis venu animé des sympathies les plus ardentes pour l'avenir de ma patrie adoptive et pour les braves que je tiens, avant de mourir, à remercier de leur sacrifice. Mexicains ! puisse mon sang être le dernier versé et puisse-t-il régénérer ce malheureux pays. »

Ce texte est reproduit dans la brochure des défenseurs, mais à titre de renseignement seulement. Suivant eux, les paroles réellement prononcées par Maximilien seraient celles-ci :

« Je vais mourir pour une cause juste, la cause de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Puisse mon sang mettre un terme aux malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique ! »

Miramon, à son tour, lut quelques lignes qu'il

avait préparées et qu'il termina par le cri retentissant de « Vive l'empereur ! » Quant à Mejia, quoique faisant bonne contenance, il luttait contre une angoisse qui avait été, du moins, épargnée à ses deux compagnons. Sa femme, qu'on avait en vain tenté d'éloigner de lui, était littéralement folle depuis vingt-quatre heures. Portant dans ses bras son enfant nouveau-né, elle s'était cramponnée au condamné au moment du départ de la prison avec une énergie telle qu'il avait fallu employer la force pour la détacher. Elle s'était ensuite lancée par les rues, suivant la voiture avec des cris déchirants. Ce spectacle, qui avait provoqué parmi la foule et jusque chez les soldats des mouvements de compassion non déguisés, était fait, on en conviendra, pour ébranler l'âme la plus forte ; un peu de faiblesse était bien permis à l'homme qui venait de passer par une pareille épreuve. Mejia ne prononça donc pas de harangue. Ses dernières paroles furent pour recommander sa femme et son fils à Escobedo, qui autrefois lui avait dû la vie.

Tous les préliminaires étaient terminés. Il se fit un instant de silence solennel. On vit Maximilien prendre sa barbe de ses deux mains par un geste qui lui était familier, puis indiquer une dernière fois sa poitrine aux soldats comme le but qu'ils devaient viser. Une triple décharge secoua l'air et les trois condamnés tombèrent foudroyés.

On a dit que l'empereur s'était agité dans une

agonie pénible et qu'un soldat avait dû s'approcher pour lui donner le coup de grâce à bout portant. Mais le fait a été démenti et ne paraît pas être exact.

Le corps de l'empereur fut immédiatement relevé pour être ramené au couvent des Capuchinas, tandis que celui de Mejia était transporté à San-Antonio et celui de Miramon dans une autre église.

Une heure après, l'officier de service rendait compte en ces termes au quartier-général de l'acte qui venait de s'accomplir :

Corps d'armée du Nord. — Division mixte.
Etat-major général.

« Conformément aux ordres du quartier général, aujourd'hui, à sept heures du matin, ont été passés par les armes, sur le Cerro de las Campanas, les condamnés Ferdinand-Maximilien de Hapsbourg et ses soi-disant généraux Miguel Miramon et Tomas Mejia. La sentence a été exécutée par le 1^{er} bataillon de Nuevo-Leon en présence des forces de la place.

« L'exécution accomplie, les cadavres ont été examinés par les docteurs Melesio Calvillo et Mariano Becerra, puis, celui de Maximilien a été remis au citoyen colonel Miguel Palacios pour être transféré au couvent des Capuchinas où il a été reçu et sera embaumé par l'inspecteur médical de

l'armée le citoyen général Ignacio Riyadeneira. Ceux de Miramon et de Mejia ont été remis à leurs familles respectives suivant la demande qu'en avaient faite les condamnés eux-mêmes.

« Ce que j'ai l'honneur de vous communiquer pour votre gouverne.

« Indépendance et République, place de Queretaro, 19 juin 1867.

« *Signé* : J. IPOLITO SIERRA. »

Escobedo, à son tour, télégraphiait à San Luis :

Queretaro, 19 juin 1867.

« *Au citoyen ministre de la guerre.*

« Le 14 du présent mois, à 11 heures du soir, le conseil de guerre désigné pour connaître de leur cause a condamné à la dernière peine Maximilien de Hapsbourg, Miguel Miramon et Tomas Mejia. La sentence ayant été confirmée le 15 par ce quartier général, l'exécution en avait été fixée au 16, mais elle fut suspendue jusqu'aujourd'hui par ordre du gouvernement suprême.

« Il est 7 heures du matin. Les susdits Maximilien, Miramon et Mejia viennent d'être passés par les armes.

« Veuillez le communiquer au citoyen président de la République.

Signé : « M. ESCOBEDO »

Le télégraphe de San Luis répondit par l'accusé de réception suivant :

San Luis Potosi, 19 juin 1867.

*Au citoyen général Mariano Escobedo,
commandant en chef de l'armée du nord.*

« J'ai reçu votre message en date d'aujourd'hui, dans lequel vous m'annoncez que Maximilien de Hapsbourg, Miramon et Mejia ont été passés par les armes à 7 heures du matin.

Signé : « MEJIA »

A quatre heures de l'après-midi, Escobedo partait pour San Luis, emportant l'épée de l'empereur qu'il allait remettre au président de la République.